

LES ORPHELINS DE NAZARETH, QUÉBEC, ET L'ÉVÊQUE DE VALLEYFIELD (*)

Il faut louer le bien. L'éloge, c'est l'hommage rendu à la vérité, l'honneur dû à la vertu et à la juste splendeur des bonnes actions.

MGR DUPANLOUP.

Cloche de Nazareth, mêle tes plus beaux sons
A nos cris d'allégresse, à nos douces chansons !
Ensemble saluons le prince de l'Eglise
Dont la main nous benit....

Vénéérable prélat,
Soyez le bienvenu dans cet orphelinat
Où souffle sur notre âme une divine brise

C'est la première fois que brillent à nos yeux
Votre sourire d'ange et votre front joyeux ;
Mais la voix de la presse et celle d'un vieux prêtre
Nous avaient révélé vos sublimes exploits
Accomplis sous le chaume et sous les brillants toits,
Et nos cœurs vous aimaient avant de vous connaître !

Puis ce simple épisode où l'on vous reconnaît,
Et qu'une mère émue un jour nous racontait,
Compose un frais tableau que nous tirons de l'ombre :
Par un beau soir d'été, sur les bords ravissants
Des flots de Chateauguay, des vieillards, des enfants,
Venus de l'autre rive, arrivaient en grand nombre.

Ils venaient célébrer la fête du pasteur
Qui leur ouvrait souvent et sa bourse et son cœur.
Ce soir là, la nature était resplendissante
Le soleil éclairait de ses derniers rayons
Ces vieux à cheveux blancs et ces enfants mignons
Groupés sur le velours de la mousse odorante.

Leurs nacelles dans l'anse ondulaient mollement ;
Les oiseaux et la brise, en un duo charmant,
Mêlaient leurs voix aux bruits des flots et du feuillage :
De superbes drapeaux mariaient leurs couleurs
Au-dessus d'un kiosque entrelacé de fleurs
Qui semblait convier un noble personnage.

D'allégresse les cœurs vibrent à l'unisson ;
Les regards sont tournés vers l'austère maison
Où brille avec éclat l'œuvre de d'Youville.
Soudain la porte s'ouvre, et, spectacle touchant,
Un prélat en surplis s'avance en bénissant
Ce peuple si soumis aux lois de l'Évangile.

Montant à la tribune, et, s'inspirant du ciel,
Comme Jésus devant le peuple d'Israël,
Une heure entière il parle, et sa vive parole
Proclame que le pauvre arrose de ses pleurs
Un sol où Dieu se plaît à glaner mille fleurs
Qui s'en vont dans le ciel embellir leur corolle.

Puis—scène gracieuse et sublime à la fois—
Le pasteur, escorté des pieux villageois,
Visite du manoir la chapelle riante.
Il ne veut pas quitter ses fidèles brebis
Sans demander au Roi des célestes parvis
D'éterniser en eux cette foi consolante.

La prière et les chants couronnent ce beau jour ;
La cloche tinte, et Dieu sourit avec amour
Du haut de l'ostensoir où sa majesté trône....
Et le peuple reprend, sous le ciel étoilé,
La route du logis, heureux et consolé,
Les pauvres emportant une discrète aumône !

* * *

Ce doux consolateur du malheureux vieillard
Et du pauvre orphelin, c'est monseigneur Emard,
Concluaient fièrement nos bienveillantes mères.

Nous qui sommes aussi d'infortunés enfants
Ravis par le destin aux baisers des parents,
Nous revoyons en vous le plus tendre des pères.

L'écho de cet hospice a redit bien des fois,
Monseigneur, votre nom prononcé par nos voix
Et qui doit retentir dans la sainte patrie ;
Car souvent nous disions à notre ange gardien :
"Glorifiez le nom de ce grand Canadien
Qui donne à l'infortune et son or et sa vie !"

Oh ! quel bonheur aussi de contempler vos traits
Que le ciel a parés de ses chastes attraits,
Et d'ouïr vos accents.... Mais trêve de faconde !
Le livre de vos jours est pour nous un traité
Enseignant que *Prière, Amour et Charité*
Adoucissent la vie et réforment le monde !

J. B. Caouette

(*) Pièce lue à Mgr Emard, lors de sa récente visite à Québec, par un orphelin de l'hospice Nazareth.

LÉGENDES DU SAHARA

LE CHAAMBA ET LE SERPENT

Quand le scheïck arabe donne à un étranger, digne de quelque attention, l'hospitalité sous sa tente—"beit el char" c'est-à-dire "maison à poil," formée d'un tissu de poils de chèvre ou de chameau—on lui fait compagnie après le repas du soir. Parents et amis viennent tour à tour saluer l'hôte ; on s'assied en rond cérémonieusement sur le tapis ou sur la natte ; on fume des cigares et l'on prend le café.

Les conversations roulent le plus souvent sur des sujets familiers, sur l'atmosphère, les promesses des récoltes, les impôts ; mais quelques indigènes ont le don du récit, et si pendant notre court séjour dans le cercle de Batna, en compagnie du commandant B..., nous avons dû subir, à la veillée, maintes histoires interminables, nous avons entendu aussi maintes légendes d'une ingénieuse et charmante simplicité. Il en est une, entre autres, qui éveilla chez nous de curieuses réminiscences : nous allons essayer de la reproduire avec sa saveur primitive, telle que la racontait un Laghouati presque octogénaire :

* * *

Un Arabe Chaamba, monté sur son méhari et armé d'une lance, se dirigeait vers l'oasis de Touggourt, dans le Sahara. Chemin faisant, il aperçut un nuage de fumée sur la sable. Il s'approcha : c'étaient les restes d'un bivouac, du milieu desquels un serpent s'efforçait de se dégager. Il sifflait et criait : "Serviteur de Dieu, viens à mon aide et préserve-moi de la mort !"

Le cavalier, détachant la musette du chameau coureur, la fixa au bout de sa lance, qu'il abaissa dans le foyer. Le reptile, entrant dans ce havre sauveur, se glissa le long de la hampe jusqu'au poignet et à l'épaule du Chaamba, puis enfin au cou qu'il entourait et serra jusqu'à l'étrangler.

—Que fais-tu ? dit l'homme suffoqué.

—Ne le sens-tu pas ? répondit la bête. Je te tue.

—Et pourquoi, grand Dieu ? Ne t'ai-je pas sauvé la vie ?

—Sans doute ; mais, sur cette terre, qui ne rend le mal pour le bien ?

—C'est là ton opinion ?

—C'est celle de chacun.

—J'en doute. Laisse-moi consulter trois personnes ; nous verrons après.

—Volontiers.

Ils se mirent en route, le cavalier portant toujours son terrible collier. Arrivés près d'une fontaine, ils s'arrêtèrent. L'homme dit :

—J'ai sauvé ce serpent du feu ; et il veut me tuer pour la peine. Il prétend qu'ici-bas on reconnaît toujours le bien par le mal.

—Il a raison ! murmura la fontaine. Vois, je possède une onde pure, les hommes et les caravanes viennent à moi qui les désaltère et fournit à leurs ablutions ; je leur sauve la vie dans ce désert affreux, où la soif fait mourir. En me quittant, pourtant, ils jettent des pierres et des immondices dans mes eaux, dont ils troublent la limpidité.

A ces mots, le serpent serra plus fort le cou du Chaamba, et celui-ci poussa un cri douloureux.

On continua à marcher en avant. Un peu plus loin se balançait, au bord d'une oasis, sous le souffle du vent, un magnifique palmier. Le cavalier lui exposa l'affaire.

—Le serpent a raison, dit l'arbre. J'offre aux passants l'ombre et la nourriture. Quand ils se sont reposés, quand ils sont rassasiés, ils

arrachent mes branches et m'arrachent même parfois du sol pour me changer en soliveau.

Après le discours du palmier, le serpent serra encore un peu plus fort. Comme l'homme commençait à râler, il aperçut un chacal fuyant de toute la vitesse de ses jambes.

Le Chaamba le héla.

—Eh ! arrête-toi, dit-il, j'ai à te parler.

—N'avance pas, repartit le prudent quadrupède, parle de loin, ou je détale. J'ai encore l'oreille bonne, Dieu merci !

Le cavalier lui conta le cas.

—Tu as sauvé des flammes ce serpent ? repartit le chacal. Le fait est difficile à croire. Comment cela s'est-il passé ?

Le Chaamba voulut entrer dans les détails de l'aventure.

—Non ! non ! interrompit le chacal ; c'est inutile. Montre-moi seulement comment cela s'est fait. Je comprendrai bien mieux ainsi.

Aussitôt l'homme d'attacher sa musette à l'extrémité de sa lance, d'abaisser celle-ci vers le sable, et le serpent de s'y glisser en descendant le long du bois.

—Eh bien, fit l'homme, qu'en dis-tu ?

—Imbécile ! cria à tue-tête le chacal, ton ennemi est à tes pieds et tu demandes un avis ? Descends donc de ta monture et écrase-le sous ta botte. Adieu ! adieu !

* * *

L'histoire ne dit pas si le cavalier suivit le conseil du chacal.

Il est impossible de ne pas remarquer combien ce récit se rapproche, avec quelques variantes, de la fable où La Fontaine met en scène "l'homme et la couleuvre." Est-elle réellement d'origine saharienne, ou a-t-elle passé en Afrique, à la suite des Arabes, avec tant d'autres mythes et traditions de l'Orient ? Nous ne saurions le dire ; mais ce qui donne un véritable intérêt à la version algérienne que nous venons de reproduire, sans y ajouter le moindre ornement, c'est la profonde différence qu'elle présente avec l'immortel apologue du "Bonhomme," non seulement dans le détail, mais dans le fond même et dans la moralité de l'aventure.

Dans La Fontaine, l'homme a tous les torts. Si le cavalier écrase finalement le serpent, comme il est permis de le supposer, il faut convenir qu'il est tout à fait dans son droit et que "l'animal pervers" n'est pas cette fois celui que l'on pourrait croire. La naïveté que le narrateur algérien prête au Chaamba est d'autant plus méritoire et plus flatteuse qu'il s'agit d'un "écumeur du désert," et, si le récit est moins philosophique et moins piquant que celui du fabuliste, il est moins misanthropique et moins amer. Il a inspiré évidemment La Fontaine, mais celui-ci en a fait un chef-d'œuvre.

X. PASSIM.

PETITES ÉTUDES

LE RETOUR DE LA CRINOLINE

La crinoline menace de revenir rapidement à la mode. Nous en sommes déjà aux garnitures de crin qui précèdent les phénoménales cages d'acier. L'amusant paradoxe suivant, que publie M. Henri Bouchot, dans la *Vie Contemporaine*, au cours d'un article sur les élégances du Second Empire, est donc de pleine actualité :

Tant que la crinoline n'aura point atteint son développement complet, l'Empire continuera sa marche ascendante et parallèle. La crinoline est son bon génie, car les hommes ont trop à médire pour songer à autre chose. Suivant la loi ordinaire, plus on la veut railler, plus elle triomphe. La voici tantôt devenue si mirobolante, si épouvantablement immense,